

Le mercredi 24 janvier 2018, s'est ouvert le premier procès des attentats du 13 novembre 2015. Comparait Jawad BENDAOUD, le logeur de deux des tueurs du Bataclan. Même si le cas Jawad BENDAOUD semble singulier de par le folklore dont il a été l'initiateur pendant ce procès, mais aussi de par sa réputation de clown qu'il s'est forgé par cette interview donnée aux journalistes le matin de l'assaut du Raid pres de son logement à Saint Denis (93), son histoire personnelle n'est pas différente de celle des djihadistes qui ont sévi en France depuis Mohamed MERAH (2012).

Tous sont passés par la délinquance avant de graviter dans le monde de la radicalisation violente. Le procès va déterminer si Jawad BENDAOUD a sciemment loué une position de repli à des terroristes, ce que le droit qualifie comme étant un "recel de malfaiteurs terroristes", mais laisse une question en suspens :

Existe-t-il une porosité entre la délinquance et le djihadisme ? Si oui, comment l'expliquer ?

Mohamed MERAH, les frères KOUACHI, Amedi COULIBALY, Jawad BENBOUDAOU sont nés de parents immigrés et ont grandi en France au sein de quartiers populaires.

Même si, dans le détail, chaque parcours est unique, on peut constater qu'il commence par une enfance douloureuse avec une absence physique ou symbolique du père. En effet, même ceux qui ont grandi aux côtés de leurs pères ont souffert d'un manque de communication et, de facto, de transmission culturelle. Le père, incarnation de la loi symbolique en psychanalyse a donc manqué à son rôle fondateur. Ces enfants partagés entre deux cultures, ne maîtrisant ni l'une ni l'autre, ne peuvent pas se raccrocher à une figure d'autorité stable, ni se projeter dans une figure masculine solide. La quête d'un modèle de substitution devient un impératif de survie.

Cette quête identitaire va s'avérer décevante car au-delà de la cellule familiale, la société française n'offre pas l'occasion à ces enfants de se considérer comme des enfants de la République à part entière. La relégation sociale, territoriale et parfois ethnique exacerbe cette blessure narcissique et ce sentiment de n'avoir sa place nulle part. Une deuxième blessure narcissique «sociétale» s'ajoute donc à la première d'ordre «familiale». C'est à cet instant que se fondent véritablement les bases du ressentiment et de la violence.

A l'adolescence émerge le besoin d'appartenir à un groupe pour exister, besoin universel surtout si la famille ou la société font défaut. L'adolescent se dirige alors vers un contre-modèle. Dans les années 1980/1990, l'une des figures érigées en contre-modèles dans les quartiers est Tony MONTANA, héros du film Scarface de Brian de Palma, sorti en 1983. Toute une génération des quartiers s'identifie au personnage de Tony, petit gangster cubain émigré aux Etats-Unis qui va devenir au fil du temps l'un des plus grands trafiquants de drogue.

Tony MONTANA, dit Scarface, transcende le déterminisme social qui le condamnait à une vie de raté. Au début, petit délinquant sans envergure, le crime le propulse à la tête d'un empire financier conséquent. On remarquera qu'à aucun moment du film, il n'est fait allusion à son père. La fin justifiant les moyens, le crime et la violence sont érigés comme le moyen de réussir. «The world is yours» est le credo du film.

C'était l'époque où l'on relevait un ourlet de son pantalon jusqu'au mollet pour indiquer fièrement qu'un grand frère est en prison. La délinquance donne l'illusion d'une revanche familiale et sociale. Mais si la loi symbolique fait défaut dans leur vie, la loi elle, existe et les sanctionne. Or exister par le conflit avec la loi a un coût et nombre de ces jeunes finissent en prison.

Fin des années 90, alors que la guerre civile prend fin en Algérie, les islamistes du GIA frappent l'hexagone. On découvre avec effroi la première figure du délinquant radicalisé : Khaled KELKAL. C'est en purgeant une peine de 4 ans ferme pour vol qu'il va découvrir l'islam sous sa forme la plus radicale. C'est donc en prison que les islamistes radicaux l'endoctrinent en lui expliquant que la peine qu'il purge n'est pas un hasard.

Ils expliquent que si Dieu a mis ces jeunes égarés vers la voie de la prison, c'est dans un dessein bien particulier. La fin du haram (le péché) a sonné. Il s'agit maintenant de se repentir. La rhétorique des salafistes participe à ce que ces jeunes passent du statut auto attribué de victime au statut d'élus de Dieu. Ils sont attendus et désirés par la communauté, l'oumma en arabe. Ils doivent à présent pratiquer le salafisme à la lettre, pour enfin expier leurs péchés et atteindre cette place de choix qui leur est dévolue le paradis. Le credo n'est plus désormais « the world is yours », vision de mécréant incarnant toutes les futilités de la dounia (vie) auxquelles il faut renoncer, mais « the paradise is yours » et l'ourlet, symbole du frère en prison, laisse la place aux deux ourlets remontés au niveau du mollet, signe de la pratique salafiste.

L'islam apparaît comme une façon honorable de se sortir de cette spirale de l'échec. Combien de parents résignés disent qu'ils préfèrent finalement que leur enfant aille à la mosquée plutôt qu'en prison, comme si ces deux options étaient les seules possibles. La loi divine prend la place de la loi symbolique. Cependant, la majorité des ex détenus initiés à l'islam radical en prison ne basculent pas dans le djihadisme.

Généralement ce sont ceux qui ont intériorisé le plus de haine, tout le long de leur parcours de vie, qui basculent dans la radicalisation violente. Se revendiquer de l'islam radical devient un blanc-seing permettant commettre les pires atrocités sous couvert de religiosité.

Certains épousent l'islam radical en prison de façon opportuniste, comme les violeurs. Ces derniers maltraités par leurs co-détenus en cellule au vu des faits commis se tournent vers les salafistes en espérant obtenir leur protection. Seule une faible proportion d'entre eux adhère réellement aux thèses de l'islam radical à leur sortie. Ces derniers actent leur rupture avec la société en embrassant le mode de vie salafiste mais ne basculent pas dans la radicalité violente.

Le passage en prison n'est pas une condition nécessaire pour que délinquance et radicalisation se rencontrent. En effet, de nombreux jeunes se revendiquent salafistes, en portent tous les attributs vestimentaires, vont à la mosquée tout en commentant des délits de droit commun comme la vente de stupéfiants. Pour eux tant que les victimes de leurs méfaits sont des kouffars (mécréants) la délinquance est autorisée. Les institutions les appellent les islamo-délinquants, terme malheureux qui associe l'islam dans sa globalité à la délinquance. Salafos-délinquants collerait plus à la réalité. Même si la passerelle entre délinquance et djihadisme existe, elle n'est pas systématique.

Le sentiment d'être incompris, dans une société de sur consommation où l'argent est devenu une valeur et non un moyen, contribue à ce que ces jeunes se réfugient dans des contre modèles dangereux. Se rêver soldat du califat ne devrait pas être une opportunité pour eux. Est on capable d'offrir un véritable espoir pour cette jeunesse perdue ?